

Sylvain Milbach

Jean-Michel Leniaud, *La révolution des signes. L'art à l'église (1830-1930)*, « Histoire religieuse de la France », Paris, Éditions du Cerf, 2007, 428 p. ISBN : 9782204081849. 39 euros.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Sylvain Milbach, « Jean-Michel Leniaud, *La révolution des signes. L'art à l'église (1830-1930)*, « Histoire religieuse de la France », Paris, Éditions du Cerf, 2007, 428 p. ISBN : 9782204081849. 39 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 35 | 2007, mis en ligne le 06 novembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1972.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1972.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

juger les mesures de l'empereur illégales et à exprimer leur indéfectible attachement aux principes universalistes de la Révolution. Revendiquant non seulement l'égalité civile entre tous les citoyens mais encore la liberté des cultes, ils refusent obstinément de distinguer des classes parmi les citoyens. À l'unisson, la plupart des préfets chargés de mettre en place les consistoires et les mesures restreignant les déplacements et activités des juifs n'hésitent pas de leur côté à plaider la cause de leurs administrés auprès du pouvoir.

C'est à cette aune exigeante que Pierre Birnbaum exprime un constat désabusé sur le retour au langage du paternalisme dominateur de l'Ancien Régime pendant et après l'assemblée. Fleurissant dans les louanges flagorneuses décernées à Napoléon et aux Bourbon restaurés, il révèle pourtant probablement moins une lâcheté politique que les ambiguïtés inhérentes à la reconnaissance des identités collectives au sein du monde démocratique à la française. L'organisation des assemblées et le décorum typiquement impérial dont elles s'accompagnent exercent une indéniable séduction sur les participants, même les plus libéraux. C'est qu'elle met en valeur les juifs en tant que nation soudain portée à la lumière et « régénérée » sous l'aile de l'Aigle. La proximité au pouvoir voulue par la résurrection d'une institution immémoriale transforme les juifs en un corps doté d'une dignité et d'un rang dans l'État, une reconnaissance dans l'inégalité. L'évocation de la commémoration officielle du 190^e anniversaire du Sanhédrin qui ouvre et clôt l'ouvrage traduit bien ce sentiment de partage, ressenti semble-t-il par Pierre Birnbaum, entre la douceur de l'inclusion communautaire et l'agacement du citoyen épris de laïcité.

Nicolas Lyon-Caen

Jean-Michel LENIAUD, *La révolution des signes. L'art à l'église (1830-1930)*, « Histoire religieuse de la France », Paris, Éditions du Cerf, 2007, 428 p. ISBN : 9782204081849. 39 euros.

L'ouvrage rassemble vingt-six articles jusque-là dispersés et généralement récents (la moitié environ sont postérieurs à 2001). Pour l'essentiel, le recueil est consacré au XIX^e siècle français (avec quelques échappées sur l'étranger, notamment l'Allemagne) et s'achève par une courte partie sur le XX^e siècle (p. 363-398). Le lieu de culte y figure comme une source d'histoire à part entière, tant par ses formes extérieures que ses aménagements intérieurs (mobilier). C'est le néo-gothique qui, fort logiquement, se taille la part du lion dans l'approche de Jean-Michel Leniaud. L'analyse est solidement enracinée dans un siècle que le monument surplombe et dont il devient un lieu d'observation. Assurément, ce livre sur l'histoire d'un art longtemps dédaigné, est avant tout un livre d'histoire.

« L'art à l'église » est d'abord lié à la redécouverte du passé et l'auteur montre à plusieurs reprises la fonction référentielle du Moyen Âge. Il insiste notamment sur la rencontre paradoxale entre les interprétations laïques et confessionnelles. Pour Viollet-le-Duc par exemple, laïque et républicain, les XII^e-XIII^e siècles, conformément à l'interprétation de la première génération des historiens libéraux, signeraient l'avènement de la raison et la naissance de la nation. Du côté du clergé, la perception de cette période se nourrit davantage des reconstructions historiques d'un Montalembert : elle incarne l'unité du peuple de Dieu, traduit la nostalgie d'un âge d'or de la

foi. Ces interprétations, pour divergentes qu'elles soient, convergent pour faire de l'art gothique, l'art religieux national par excellence.

Le succès du néo-gothique s'affirme dans et par le cadre concordataire. La centralisation administrative sous les auspices de l'État contribue à la diffusion massive d'un modèle architectural : l'auteur suggère que jamais dans l'histoire on observa une telle homogénéité – qui de surcroît coïncide avec une vague inédite de constructions d'édifices culturels (environ un quart du parc actuel). Le budget des Cultes est en hausse constante, du moins jusqu'aux années 1880 (de un à trois millions) et la dispersion des crédits vise, pour partie, à conserver le contrôle du style architectural. Cette tendance est renforcée par la volonté d'élaboration de plans types qui tendent à la fois à la maîtrise stylistique et à la maîtrise des coûts. L'auteur invite à distinguer les chefs-d'œuvre du genre des églises « utilitaires », fatalement plus nombreuses.

De ce point de vue, le néo-gothique – et tous les « néo » du XIX^e siècle – ne correspond en rien à une pauvreté spirituelle, comme on l'a trop souvent affirmé. D'une part, il s'inscrit dans un « primitivisme » récurrent au sein de l'Église : la volonté de retrouver une pureté originelle, antiquité rimant avec authenticité. D'autre part, tant du point de vue laïque que confessionnel, il est expression de modernité et d'interrogation sur la modernité. Plusieurs chapitres retracent les débats théoriques autour de la pertinence des choix stylistiques. La moitié des années 1840 signe la victoire du néo-gothique. Des chantiers laissés inachevés par le Moyen Âge sont repris, mais l'engouement pour le passé n'est pas réplique de celui-ci : on pourra dire que la chaîne des temps est renouvelée, sans être restauration. Cette approche architecturale n'est en effet nullement passéiste : elle est une forme d'utopie qui s'enracine dans le passé, conformément d'ailleurs à bien des projections de ce siècle, et se veut processus de rationalisation et de synthèse de la théorie architecturale. Utopie d'une reconquête religieuse, de la part d'un clergé renouvelé et dynamique ; utopie d'un art national refondé pour l'avenir pour un homme comme Viollet. De ce point de vue, l'achèvement de la cathédrale de Nantes résonne comme un écho de ce qui se fait à Cologne ou à Milan. Le néo-gothique se conjugue avec la modernité, en impliquant, par exemple, l'emploi de la production industrielle des objets. De ce point de vue, on retiendra tout spécialement le chapitre consacré à Didron, trop méconnu et si représentatif.

Le lieu de culte témoigne aussi pour les relations conflictuelles entre Église et État, de par sa fonction et son investissement symbolique – le lieu cultuel devient également un lieu que l'on visite en curieux (l'abbatiale Saint-Denis) –, de par la maîtrise d'œuvre, dans des perspectives pastorales (la basilique de la Salette), voire idéologiques (le Sacré-Cœur de Montmartre). À ce dernier titre, l'auteur montre comment l'érection des basiliques s'inscrit dans une sorte de *no man's land* juridique et constitue des essais d'émancipation des autorités religieuses à l'égard de la tutelle étatique. Derrière ce processus, c'est le Concordat qui est mis à l'épreuve dans une volonté de réaffirmation de la liberté de l'Église. Dans cette perspective, le néo-gothique tout spécialement, contrairement aux églises néo-classiques de la Restauration, s'affiche ostensiblement dans le paysage urbain – mais aussi rural –, comme signe de l'espoir d'une reconquête catholique. Cette visibilité n'est pas contestée par l'État du fait de la plasticité symbolique du néo-gothique. Les cathédrales, par exemple, s'inscrivent de manière inédite dans la ville, puisque leurs alentours sont dégagés comme pour valoriser le monument. De ce point de vue, l'ensemble parisien

de l'île de la Cité est particulièrement révélateur. Enfin, cette symbolique atteint un apogée avec les « cathédrales martyres » de la guerre 14-18.

Ainsi, à travers des études de cas autour d'un monument, d'un projet, d'un débat ou d'un homme, Jean-Michel Leniaud, prolongeant une réflexion engagée dans des ouvrages antérieurs, fait du lieu culturel un lieu de mémoire, naturellement ambivalent car au carrefour de diverses influences : entre Église et État, entre religion et nation, entre foi et culture. Si le propos possède une forte cohérence, on regrettera des redites et répétitions assez nombreuses, défaut que l'on doit imputer au genre du recueil d'articles.

Comme il est exposé dans l'introduction, « la révolution des signes », c'est une période : celle qui tend à incarner de manière visible les ambitions pastorales et ses fondements théologiques et ce, en parfait accord avec la sensibilité du temps. Au style épuré et fortement spiritualisé du début du XIX^e, succède vers 1830 un art religieux orienté vers le sensible. Les années 1920 ouvrent une période nouvelle, qui, avec l'abstraction, renoue d'une certaine manière avec ce qui précédait la période romantique. « Révolution » est donc tout autant à comprendre comme un bouleversement que comme un cycle.

Sylvain Milbach

Hervé GUILLEMAIN, *Diriger les consciences. Guérir les âmes. Une histoire comparée des pratiques thérapeutiques et religieuses (1830-1939)*, Paris, La Découverte, 2006, 347 p. ISBN : 2707148504. 26 euros.

L'historiographie de la folie, ouverte en 1961 avec l'ouvrage de Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, n'a cessé de prendre de l'ampleur ces dernières années, au cours desquelles de nouveaux et nombreux travaux nous ont été proposés. Le livre d'Hervé Guillemain s'inscrit parmi ces nouvelles approches et souligne une fois encore la complexité des concepts et des pratiques thérapeutiques psychiatriques. Issu d'une thèse, *Diriger les consciences. Guérir les âmes* s'attache à l'étude de toutes les directions de la conscience – qu'elles qualifient le sens du mal ou qu'il s'agisse des thérapeutiques interrogées à travers le prisme du religieux chrétien, catholique ou protestant. Ce fil conducteur permet à Hervé Guillemain de parcourir la longue chronologie choisie et d'exposer en l'analysant la sécularisation de la représentation du psychisme qui mène de l'âme aux centres cérébraux. « Avant 1860, le religieux paraît omniprésent dans les asiles publics et privés, mais aussi hors l'asile, les croyances étant au cœur des pratiques de l'exorcisme et du magnétisme. Dans la seconde moitié du siècle, c'est l'ensemble des esprits qui est médicalisé. L'argument médical pénètre au cœur de l'Église comme dans le reste de la société. Le médecin prend progressivement la place du prêtre et devient expert de l'âme et directeur de consciences, en même temps qu'il prend place dans les hôpitaux, dans les institutions républicaines et promeut la laïcisation. » Cette histoire n'en est pas pour autant linéaire : bien au contraire, elle se compose de croisements constants entre laïcs et clercs, entre matérialistes et spiritualistes, d'interactions entre médecins chrétiens et médecins athées mais aussi entre médecins chrétiens, prêtres et théologiens qui parfois sont d'ailleurs une seule et même personne. La mise au jour et l'analyse de ces enchevêtrements est l'une des richesses de ce livre. À travers ces regards successifs,